

. L'Allemagne jugée par un de ses plus célèbres enfants. Le philosophe pessimiste, Arthur Schopenhauer a écrit les lignes suivantes à son lit de mort : "Santant venir ma dernière heure, je dois faire un aveu et une déclaration : c'est que je hais et je méprise par dessus toute la race allemande, à cause de sa bêtise infinie (111). Je rougis quand je pense qu'en ce monde j'ai été allemand."

C'est à souhaiter qu'il ne le soit pas dans l'autre.

Gougeon des auteurs

LE THÉÂTRE FRANÇAIS EN CANADA

APPARITION récente, sur les planches de l'Académie de Musique, du célèbre comédien Coquelin aîné, semble avoir rallumé, chez la majorité de nos compatriotes, l'amour du théâtre français. Tous les journalistes ont chanté la gloire et le génie de l'expansionnaire de la Comédie Française ; les Anglais se sont mis à admirer la beauté de notre langue.

Certes, s'il en eût été autrement, il faut avouer que le public se serait montré bien exigeant, ou plutôt bien mauvais appréciateur, car Coquelin aîné est le meilleur comédien de la France et—on peut le dire sans flatterie—du monde entier, pour le comique de genre.

Son répertoire est composé de chefs-d'œuvres de l'art dramatique français, et la prononciation exquise avec laquelle il dit cette littérature choisie permet d'apprécier notre belle langue à sa juste valeur.

On n'a donc rendu à Coquelin qu'un juste tribut d'admiration.

Pour nous, en voyant cette troupe remporter un succès si mérité, nous n'avons pu réprimer un mouvement d'envie ; nous n'avons pu nous empêcher de regretter que, jusqu'à aujourd'hui, il ne nous ait pas été donné de compter, parmi nos compatriotes, un seul acteur de talent.

Nous avons constaté ce fait avec regret, mais sans surprise, car il n'y a ici aucune école où puissent se former ceux qui ont le goût du théâtre.

Nous possédons, cependant, des amateurs chez lesquels tout auditeur impartial reconnaît de l'étoffe et de bonnes dispositions dramatiques, et nous croyons que si les germes qui se trouvent en eux étaient cultivés par un professeur de mérite, ces amateurs deviendraient de bons comédiens.

Avec une blâmable étroitesse de jugement ou avec une condamnable partialité, on critique parfois trop sévèrement nos amateurs ou on leur décerne des éloges outrés qui nuisent au développement de leur génie théâtral.

Ceux qui les jugent devraient le faire avec plus de complaisance, surtout quand ils sont doués d'une remarquable incompétence due au défaut d'éducation dramatique.

Celui qui n'a aucune notion de peinture et qui jamais n'a vu de tableaux de maîtres ne peut, avec justesse, critiquer les essais d'un peintre ; aussi bien celui qui est ignorant dans l'art dramatique ne peut apprécier un acteur, relever ses qualités et constater ses défauts.

En admettant même qu'on soit un critique d'expérience—fut-on de la force d'un Sarcey ou d'un Vitu—on n'aurait pas le droit de juger sévèrement nos amateurs, car on devrait considérer qu'ils se sont—autant ou si peu qu'ils le soient—formés eux-mêmes.

En effet, nous n'avons aucun professeur qui puisse, avec l'aptitude que donnent l'étude et la pratique—aussi indispensable l'une que l'autre—enseigner l'art dramatique.

Nous disons que l'étude est aussi indispensable que la pratique pour former un acteur, car si « c'est à la nature, comme la écrit Diderot, à donner les qualités de la personne, la figure, la voix, le jugement, la finesse ;—c'est à l'étude des grands modèles, à la connaissance du cœur humain, à l'usage du monde, au travail assidu, à l'expérience et à l'habitude du théâtre à perfectionner le don de la nature. »

« La nature nous fait naître avec les dispositions nécessaires à l'art théâtral, dit encore Caroline Van-Hove ; mais avec les dispositions requises, on ne sera jamais qu'un artiste médiocre si l'on néglige les études qu'exige cette profession. »

Dazincourt, Cailhava, Clairon, Talma, Marmon- tel, Engel, etc., sont aussi de la même opinion.

Coquelin, déjà merveilleusement doué par la nature, a étudié durant de longues années sous la direction de Régnier, avant d'affronter les feux de la rampe.

Donc, si nous ne produisons pas d'acteur, c'est parce que nous n'avons pas de maître pour enseigner l'art dramatique.

Nous ne demanderons pas, pour le moment, l'établissement d'un Conservatoire de déclama- tion ; mais nous conseillerons aux capitalistes qui auraient l'intention de monter un théâtre français, de s'assurer les services d'un artiste consommé qui mettrait nos jeunes amateurs dans la bonne voie.

Le théâtre français s'implantera chez nous, car nous l'aimons. Il a suffi d'aller, il y a quelques jours, à l'Académie, pour en acquérir la conviction.

Nous avons les éléments nécessaires à la forma- tion d'une ou deux bonnes troupes ; il ne nous manque qu'un homme apte à les mettre en jeu et à les diriger.

Espérons qu'avant peu nous aurons, comme nos compatriotes anglais, notre théâtre, et qu'il se distinguera en ce que l'on n'y reproduira que des pièces strictement morales.

Un théâtre ainsi dirigé instruirait les hommes, fortifierait l'amour de la langue française chez nos compatriotes et élèverait leur âme vers de nobles sentiments.

Léon Fanelart



PIERRES PRÉCIEUSES

(ESSAI DE FABLIAU)

Vous eussiez vu la châtelaine,
Comme elle y mettait de l'extrain
Pour montrer à cette vilaine
Tous les bijoux de son ectin.

La pauvre paysanne était toute surprise :
Penser qu'un seul coffret contient pour tant d'écus !
Voir toutes ces beautés, les palper à sa guise,
Les rouler dans sa main ! Elle n'y tenait plus.

— Foi de meunière
Ces diamants, cette topaze et ces brillants,
Cette rivière

Ont dû coûter des prix exorbitants ?

— Très cher, en effet ; j'étais jeune fille,
Quand j'eus les premiers de tous ces bijoux,
Tiens, ces plus anciens viennent de famille,
Les autres, plus beaux, sont de mon époux.

— Rapportent-ils, au moins, quelque somme légère ?

— Un profit, ah bien ! non, et c'est tout le contraire !

Chaque hiver, je les fais remonter, nettoyer,

Et, pour être à la mode, il faut toujours payer.

— C'est drôle, et pourtant, moi, j'ai deux pierres de même,

Elles coûtent bien peu, mais me rendent beaucoup.

C'est un don de mon père, et, ma foi, je les aime

Mieux qu'aucune autre pierre ; on a chacun son goût.

— Vous les appelez, ma bonne Thérèse ?

L'autre souriait de plaisir et d'aise,

En répondant, d'un air malin :

« Les deux pierres de mon moulin. »

Elle était sage la meunière ;
Profitez bien de la leçon :
L'agrément n'est que secondaire,
Aimons l'utile, à sa façon.

René-Léon Dutarnef

Décembre 1888.

PENSÉE

Il est étonnant d'entendre les incrédules se moquer de l'Eglise, comme si elle ne produisait que des imbéciles, lorsqu'elle compte tant de grands hommes dans son sein. Ceux qui parlent ainsi dénotent une complète ignorance ou une entière mauvaise foi. L'Eglise, on le sait, comprend tous les temps. La Bible est à elle. Voyez y passer les patriarches, les prophètes, les apôtres. Remarquez y le législateur, l'historien, le guerrier, le poète !

Et depuis l'ère chrétienne, quelle multitude innombrable de docteurs, de philosophes, de savants, d'illustres et saints personnages ! Dans la théologie, un saint Augustin, un saint Thomas d'Aquin ; dans la chaire sacrée, un saint Jean Chrysostôme, un Bossuet ; dans la poésie, le Dante, le Tasse ; dans les Arts, Michel-Ange, Raphaël ; dans la musique, Haydn, Mozart, Beethoven. Il faut des volumes et des volumes pour avoir un tableau des choses merveilleuses accomplies par l'Eglise. Ce que nous disons ici suffit pour mettre sur la voie les gens qui, ne réfléchissant pas, induisent ou se laissent induire en erreur.

Les hommes célèbres du protestantisme eux-mêmes n'étaient pas des incrédules, et ils tiennent de l'Eglise ce qu'ils ont de meilleur. Milton, Klopstock, où se sont-ils inspirés ? N'est-ce pas dans la Bible ? Mais la Bible est la propriété particulière de l'Eglise. C'est elle qui l'a conservée, et les protestants l'ont eue des catholiques.

Sans la foi, il est impossible d'être un homme vraiment supérieur. Elle est la pierre de touche du génie. L'incrédulité, par exemple, ne créera jamais d'épopée, parce qu'elle éteint le génie. Le génie, pour faire une telle œuvre, doit tendre à ce qu'il y a de plus élevé, et par conséquent avoir la foi dans cet âge de la révélation.

Il est mort dernièrement en France un homme qui aurait pu donner à son pays un poème épique, digne de ce nom. Cet homme est Victor Hugo. Mais Victor Hugo, en perdant la foi, s'est jeté, comme tant d'autres, dans le vague du panthéisme. Sa poésie est devenue un chaos, image de son âme. Tout y est pêle-mêle : les rayons et les ombres, l'erreur et la vérité, le sublime et l'absurde, le beau et le laid. On y voit une imagination effrayante, mais quel raisonnement !

Il est malheureux que de beaux génies souvent se fourvoient. Dieu les donne au monde comme des soleils, et eux se changent en comètes vagabondes.

L'influence des écrivains est extraordinaire. Par la perfection du style, ils peuvent introduire toutes sortes d'idées dans les esprits. S'ils sont incrédules, si leurs passions les enchaînent à ce bas monde, ils s'emploieront à faire oublier le monde éternel, surnaturel, pour ne penser qu'à celui dont « la figure passe. » La forme du beau tourne alors autour du laid et du faux, attire les regards séduits et mène à la ruine générale.

On s'attache à la matière, et le génie abattu se tord dans les convulsions.

Le Beau doit toujours aller avec le Vrai et le Bon. Hors de là, il n'est pas lui ; il n'est qu'une ombre, une apparence.

En conséquence, comme tout ce qui est grand l'est par ce qui est vrai, bon et beau, et que le Vrai, le Bon et le Beau ne se trouvent réellement que dans le christianisme, c'est lui maintenant qui, loin de ne produire que des imbéciles, peut se glorifier d'avoir de véritables grands hommes.

L. Gougeon

NOS GRAVURES

Deux de nos gravures représentent deux villes du Nord-Ouest Canadien : Brandon, centre du district agricole du Manitoba, et Calgary, située aux pieds des Montagnes Rocheuses, à 2262 milles de Montréal.

Ce sont des centres très florissants.